



CÉLESTIN PÈRE ET FILS,

OU

JADIS ET AUJOURD'HUI,

PROLOGUE D'OUVERTURE EN TROIS TABLEAUX,

Par MM. JAIME et H. LEFEBVRE.

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Célestins, le 3 août 1850.

1^{er} TABLEAU.

Le théâtre représente une vieille décoration de l'ancien théâtre des Célestins.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

CÉLESTIN (<i>le vieux</i>)	M. BONDOIS.
LA VILLE DE LYON.	M ^{me} POIRIER.
LE GÉNIE DES ARTS.	M ^{lle} TEISSEIRE.
DUPARQUET.	M. LAMBERT.
LE CAISSIER.	M. AUGUSTE.
PREMIER CONTRÔLEUR.	M. LARUE.
DEUXIÈME CONTRÔLEUR.	M. HAMILTON.
CLAUDINE	M ^{me} BUYCET.
EMPLOYÉS.	

SCÈNE I.

LE VIEUX CÉLESTIN, CHOEUR D'EMPLOYÉS.

Air du Domino noir.

Accourons, mes amis, venons avec zèle,
 Accourons, venons rendre un compte fidèle
 A notre vieux directeur.
 Imitons la probité, l'honneur (*bis*)
 De notre bon vieux directeur.

CÉLESTIN.

Voyons, mes enfants, approchez et réglons nos
 comptes de la semaine... ça ne sera pas long,
 c'est toujours clair et simple comme bonjour...
 Vous d'abord, mon cher contrôleur... les recet-
 tes!...

1^{er} CONTRÔLEUR.

Toujours bonnes et fructueuses... à peu près
 chaque soir le même chiffre... ça ne change pas...

CÉLESTIN.

Bonne habitude!... elles font comme moi, je
 n'aime pas le changement...

2^e CONTRÔLEUR.

M. Célestin... voici des contremarques et des
 cartes de bureau tellement vieilles et usées qu'el-
 les ne peuvent plus servir... il faudrait les rem-
 placer par des neuves!..

CÉLESTIN.

Des neuves!... mais, malheureux! avez-vous
 réfléchi... des neuves!... ça coûte de l'argent!...
 Si on ne se servait plus de ce qui est vieux, ...
 qu'est-ce que je deviendrais donc, moi?... et ce-
 pendant je vaudrais encore mon prix!..

Air de la Lisette de Béranger.

Du peuple dont je suis l'idole,
 Je forme l'esprit et le cœur;
 Tous les soirs je tiens une école,
 Que je dirige avec bonheur.

Au travailleur qui, toute la semaine,
 A son devoir s'est noblement soumis,
 Je sais gaiement faire oublier sa peine
 Et mes refrains dissipent ses ennuis.

Eh! tout vieux que je suis,
 De mainte jeune fille

575

Le petit cœur sautille,
 Quand vient le samedi, rêvant au lendemain,
 Déjà son œil pétille !
 Quel est donc son dessein ?
 Soyez-en bien certain,
 D'aller voir Célestin,
 En secret elle grille.

TOUS.

Ça se pourrait bien !...

CÉLESTIN.

Et vous, monsieur mon caissier...

LE CAISSIER.

Moi, monsieur, j'ai aussi une légère réclamation à vous faire... notre caisse devient trop petite pour l'argent qu'elle doit contenir... il faudrait peut-être...

CÉLESTIN.

Oh ! ça .. c'est différent... voilà un brave ami qui a toujours des choses agréables à me dire... C'est une dépense utile et sur laquelle je ne lésinerai pas... Achète, mon ami, une caisse solide... et pas trop chère... C'est bien, mes enfants, je vérifierai ces comptes... allez... et souvenez-vous de ce précepte !... Plus la recette augmente, plus on doit diminuer les frais ; il n'y a pas de bonne administration sans cela... allez !

REPRISE DU CHOEUR.

Nous venons, mes amis, de rendre avec zèle,
 En employés soumis, un compte fidèle

A notre vieux Directeur.

Imitez la probité, l'honneur (*bis*)

De notre bon vieux Directeur.

(Ils sortent).

SCÈNE II.

CÉLESTIN, puis CLAUDINE.

Oui !.. oui !... c'est mon système et je n'en changerai pas... ils auront beau faire et me tourner en ridicule, me traiter de vieil encroûté !... vieil enfumé !.. vieux crasseux !... tant mieux !... je resterai tel que je suis... Mais, si je ne faisais pas d'économies, où irais-je, grand Dieu !... avec des charges aussi lourdes... mon grand dissipateur de frère... le grand-théâtre... qu'il me faut entretenir !... monsieur s'est fait dorer sur toutes les coutures ; il lui faut un palais pour logement... de plus, il mange, il mange... Dieu sait ce qu'il engloutit...

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Il faut une riche proie
 A ce fastueux gourmet !
 Je le croyais satisfait.
 Quand la charmante Lavoye,
 Aux accents mélodieux,
 Lui prodiguait, sous mes yeux,
 Des morceaux délicieux !
 D'Alhoni l'inimitable
 Il exploite le trésor :
 Son appétit dure encor !...
 A ce régal délectable,
 A ce repas succulent
 Il fallut un supplément,
 Et j'ai payé le supplément !..

Et j'en payerai bien d'autres !.. Aussi, moi, pauvre vieux Célestin, j'irais donner dans le travers que je blâme !.. jamais, au grand jamais, je n'userais du charlatanisme des pièces à décors, à costumes... le vrai public méprise tout cela... Ce qu'il estime... c'est mon vieux genre et j'y tiens !... (*en confidence*) J'ai déterré, dans mes vieux cartons... ceci !... (*il prend un manuscrit sur la table*) c'est le manuscrit poudreux d'un ancien mélodrame !... (*il frappe dessus ! un nuage de poussière s'élève*) comme ça doit être écrit... Sublime poussière !... (*il respire avec ivresse*).

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

C'est le duvet de la pêche suave,
 L'arome exquis d'un matin de printemps,
 C'est le flacon qui revient de la cave,
 Tout enrichi des dépouilles du Temps :
 Sans aucuns frais, sans un sou de peinture,
 Je veux monter ce chef-d'œuvre marquant.

(Il frappe de nouveau le manuscrit).

J'appelle ça de la littérature,
 C'est de l'or pur : le reste est du clinquant.

J'attends aujourd'hui l'ami Duparquet, mon vieil habitué, à qui j'en veux faire la lecture... homme érudit, il sait par cœur douze cents opéram-comiques, quatre cents drames, et trois cents pantomimes... je serai fier d'avoir son avis.

SCÈNE III.

CLAUDINE, CÉLESTIN.

CLAUDINE (*entrant furieuse, un balai à la main*).Là !.. encore un !.. c'est le troisième de la semaine (*elle montre son tablier déchiré*).

CÉLESTIN.

Allons... qu'est-ce que tu as encore à crier, toi ?

CLAUDINE.

Ce que j'ai, vous le voyez bien peut-être... un tablier en lambeaux !..

CÉLESTIN.

Où l'es-tu mise dans cet état !

CLAUDINE.

Où !.. faut-il le demander !.. dans votre salle...

CÉLESTIN.

C'est impossible !..

CLAUDINE.

Dans votre odieuse salle que je viens de balayer...

CÉLESTIN.

Je te défends d'injurier ma salle ; un vrai bosquet...

CLAUDINE.

Où on ne peut pas faire un pas sans s'accrocher à un clou...

CÉLESTIN.

Il n'y a pas de roses sans épines... D'ailleurs c'est un mauquo d'attention !

CLAUDINE.

C'est-à-dire que c'est vous qui en manquez d'attention pour votre public...

CÉLESTIN.

Moi ! mon public, je le vénère !

CLAUDINE.

En attendant vous l'exposez à se déchirer aux aspérités de vos hideuses banquettes.

CÉLESTIN.

Hideuses !.. mes banquettes... Claudine vous savez combien je suis nerveux... ménagez-moi... quelle calomnie... des banquettes si parfaitement remboursées...

CLAUDINE.

Ah ! oui !... parlons-en... un peu de foin doublé de noyaux de péches...

CÉLESTIN.

Claudine !..

CLAUDINE.

Et larges... et commodes...

CÉLESTIN.

Pas commodes... Ah !..

CLAUDINE.

De vrais instruments de torture !..

CÉLESTIN.

Va demander plutôt à mon bon ami Duparquet.

CLAUDINE.

Lui ! pardine... un vieux sec pétrifié... Je vous le déclare... ça ne peut pas durer plus longtemps... mes gages n'y suffiraient plus... et je serai obligé de vous demander une indemnité...

CÉLESTIN, anéanti.

Une indemnité ! Claudine ! vous mettez le comble à toutes vos cruautés...

CLAUDINE.

Voyons... voyons... monsieur remettez-vous... ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt... vous receviez beaucoup plus de visites, si on était plus à l'aise chez vous...

CÉLESTIN.

On s'y trouve bien puisqu'on y vient sans cesse...

CLAUDINE.

Il faut du dévouement... il faut vous aimer à la rage...

CÉLESTIN.

On m'aime comme ça... Et puis Claudine... tu ne sais pas ce que c'est que l'habitude !.. tous ces braves amis là... sont accoutumés à s'asseoir là-dessus... Je suis sûr que ça les gênerait horriblement si on s'avisait de...

CLAUDINE.

Erreur ! voyons, monsieur... suivez les conseils qu'on vous donne... réparez-vous un peu... mettez-vous à neuf...

CÉLESTIN.

Nous y voilà, c'est un complot : on vous a soufflé ça... Claudine ! (*déclamant*) :

« Par les concussions on ruine un empire. il y a deux ans déjà, grâce à vos obsessions... j'ai eu la honteuse faiblesse de remplacer l'huile par le gaz :

CLAUDINE.

Et bien vous en a pris... je ne sais pas si avec l'huile vos bénéfices étaient plus gras... mais à à coup sûr les toilettes de vos spectatrices... Enfin je le prétends...

Air de : *Tenez moi, je suis un bon homme.*

Sans cette mesure prudente ;
Votre théâtre était flambé.

CÉLESTIN.

Vous êtes une impertinente,
Jamais il n'aurait succombé.

CLAUDINE.

On eût couru la France entière
Sans vous trouver de successeurs,
A moins que pour actionnaires,
On n'eût pris tous les dégraisseurs.

CÉLESTIN, impatienté.

Ah ! cessez de me rompre la tête avec toutes vos bilevésées :

CLAUDINE.

Mais vous êtes donc aveugle... vous ne voyez donc pas que vos corridors sont noirs et enfumés... vos stalles étroites et mal placées...

CÉLESTIN.

L'impudente !

CLAUDINE.

Vos quatrièmes sans espace et sans air...

CÉLESTIN.

Allez ! Allez ! votre train :

CLAUDINE.

Votre foyer... un bouge infect...

CÉLESTIN.

Oh !! assez !.. assez !.. vous êtes une vieille timbrée...

CLAUDINE.

Vous un vicil entêté...

CÉLESTIN.

Je veux être clément... je pardonne à votre démençe... mais je vous en prévient... si vous m'étourdissez encore de votre affreux caquet... je vous chasse !..

ENSEMBLE.

CÉLESTIN.

CLAUDINE.

Oh ! j'enrage ; j'enrage, Calmez donc cette rage,
Parlez donc raison à des Ce sont vos amis qui sont
fous. fous.

Finissez ce langage, Je maintiens mon langage
Sinon retirez-vous. Par amitié pour vous.

SCÈNE IV.

CLAUDINE seule.

Votre affreux caquet !.. je vous chasse, moi !.. moi chassée !.. moi depuis 40 ans attachée à mon vieux théâtre ! (*avec indignation*) Quel grigou !!! toute ma vie je me suis consacrée à son service... j'ai partagé ses jours de splendeur et de gloire... pendant huit années d'oubli et d'abandon auxquelles l'avait fait condamner feu le théâtre des Jacobins... l'ai-je quitté moi... non... j'ai vécu dans sa solitude... l'ingrat... je l'ai épousé sans relâche, je l'ai sauvé des araignées qui s'attachaient à lui... ce sont des services qu'on n'oublie pas... mais les hommes... les hommes...

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Étant jeune il était coquet,
J'étais fraîche et même jolie,
Alors il aimait mon caquet.
En tous points j'étais obéie.
Du temps il subit les arrêts
Et ma voix n'a plus d'influence ;
Je le crois perdu désormais,

Car dès qu'on résiste au progrès,
C'est que l'on tombe en décadence.
Je vois qu'il tombe en décadence.

S'il voulait m'écouter, se débarbouiller seulement un peu, il gagnerait cent pour cent, ce vieil encroulé de père Duparquet, le doyen de nos habitués l'entretient dans ses vieilles idées, qui donc, mon Dieu... viendra m'aider à convertir mon pauvre maître.

SCÈNE V.

CLAUDINE... LA VILLE DE LYON qui est doucement apparue et a entendu la dernière phrase de Claudine.

LA VILLE.

Ce sera moi !...

CLAUDINE, surprise, à part.

Que vois-je Dieu la belle dame !
(Haut) ...Pardon... pardon, madame,
Excusez... mais qui donc êtes-vous !

LA VILLE.

Comment tu ne me reconnais pas ;

CLAUDINE.

Non... je vous l'avoue...

LA VILLE.

Je suis ta mère !

CLAUDINE.

Quelle plaisanterie... j'ai au moins le double de votre âge.

LA VILLE.

Tu crois cela apprends donc que j'ai 1893 ans... je suis la ville de Lyon...

CLAUDINE.

Oh ! par exemple ! en voilà une merveille ! comment se fait-il qu'étant si vieille vous ayez l'air si jeune... A ce train-là vous vivrez toujours ;

LA VILLE.

Mais... je l'espère...

Air : *Vaud. des maris ont tort.*

Par les beaux-arts et l'industrie,
Moi qui vis depuis si longtemps,
Sans cesse je suis rajeunie ;
Leurs efforts, leurs succès constants
Me dérobent aux coups du temps.
Des cités qu'adopte la gloire,
C'est le privilège ici-bas ;
Leur nom se grave dans l'histoire,
Et dans l'histoire on ne meurt pas.

CLAUDINE.

Oh ! je comprends alors ! et je ne m'étonne plus si vous embellissez de jour en jour...

LA VILLE.

C'est justement pour cela qu'entendant tes plaintes et tes justes récriminations je suis accourue pour mettre à la raison le vieux Célestin, ton maître et le décider à m'imiter.

CLAUDINE, joyeuse.

Ah ! vous êtes donc de mon avis, madame !

LA VILLE.

Sans doute ! il ne peut se dispenser de suivre le mouvement, le progrès ; moi, d'abord, j'userai de tout mon pouvoir pour l'y amener !

CLAUDINE.

Oh ! ça sera difficile ! il est bien entêté...

LA VILLE.

J'essaierai... Mais d'abord quelles raisons donne-t-il de son refus.

CLAUDINE.

Eh ! mon Dieu ! vous savez madame la grande question, la première de toutes... c'est, dit-il, l'argent qui lui manque...

LA VILLE.

Ah ! quant à de l'argent... il peut compter... que je ne lui en donnerai pas... c'est à peine si je puis suffire à mes dépenses de première nécessité !

CLAUDINE.

Et cependant ! vous avez un budget !...

LA VILLE.

Cela est vrai.

Air : *du baiser au porteur.*

J'ai de bons fils qui soutiennent leur mère...
A mon budget chacun d'eux vient fournir...
C'est toujours moi qu'on paye la première...

CLAUDINE.

Vous devriez alors vous enrichir...

LA VILLE.

Détrompe-toi, je n'y puis parvenir !

CLAUDINE.

Vous m'étonnez ?

LA VILLE, un peu bas.

Soit dit en confidence,

La charité vint m'implorer tout bas :
Et ce qu'on voit de toute ma dépense
Me coûte moins que ce qu'on ne voit pas.
Quant à ton maître je lui donnerai... des conseils...

CLAUDINE.

Il trouvera que c'est bien peu de chose !...

LA VILLE.

Il aura tort !... Nous autres villes, nous le savons mieux que personne... les bons conseils sont rares !... Enfin, je le guiderai, dans ses dépenses que je réglerai, dans ses travaux que j'inspecterai moi-même.

CLAUDINE.

C'est bien de la bonté à vous ! Pourvu qu'il y consente...

LA VILLE.

Oh ! je compte pour le décider tout-à-fait, sur le secours d'un mien ami à qui j'ai donné rendez-vous ici...

(Musique).

Eh ! tiens, je crois que je l'entends.

SCÈNE VI.

LES MÊMES. LE GÉNIE DES ARTS.

LE GÉNIE, à la ville.

Air nouveau.

A ta voix j'accours en ces lieux.

Et toujours heureux
d'exaucer tes vœux ;

Les Lyonnais, tes fils chéris,

Sont mes favoris ;
Mes meilleurs amis !

Des arts, de l'industrie,
Génie universel,

Le monde est ma patrie,
Mon règne est éternel ;
Bien que ma puissance
Me rende immortel,
J'ai choisi la France
Pour y dresser mon autel.

A ta voix, j'accours en ces lieux,
Et....

LA VILLE.

Mon cher Génie, que tu es aimable ?

CLAUDINE, à part.

Ah ! c'est un génie... je n'en avais jamais vu !...

LE GÉNIE, à la ville.

Je te demande pardon d'arriver un peu tard,
mais je suis tellement occupé depuis quelque
temps, qu'à peine je peux y suffire !...

LA VILLE.

Tu ne te plaindras pas que je te laisse dans
l'inaction.

LE GÉNIE.

Non ! ma foi... de tous côtés on travaille avec
une ardeur : sculpture, horticulture, architecture
surtout... percements de rues, agrandissement,
embellissement... c'est à n'en plus finir... (*regar-
dant autour de lui*). Mais mon Dieu... où m'as-tu
conduit, où suis-je ici ? Quel est cet affreux
bouge.

LA VILLE.

C'est la demeure du vieux père Célestin !

LE GÉNIE.

Ah ! le vieux malpropre ! Comment peut-il vi-
vre dans un pareil taudis... (*Il remonte*).

CLAUDINE.

Eh ! bien, v'là un jeune homme qui n'y va pas
par quatre chemins... Il est gentil ce petit... a-t-
il l'air éveillé.

LE GÉNIE, redescendant.

Mais, ma chère, vous ne pouvez pas souffrir
cela plus longtemps... interposez votre autorité !

LA VILLE.

Ne pouvant le faire moi-même, je ne puis rien
ordonner... et c'est sur vous, mon ami, sur le
génie des arts que j'ai compté pour forcer le mai-
tre de ces lieux à céder à une de vos brillantes et
nobles inspirations.

LE GÉNIE.

Il cédera, j'en réponds ! C'est un gaillard qui
a de l'amitié pour moi... et d'ailleurs... s'il hé-
site, j'ouvre l'histoire lyonnaise et je lui montre
la liste de mes favoris... il y trouvera des mo-
dèles.

Air de *Renaudin*.

Du monde attirant les regards,
Par son admirable industrie,
Lyon, notre ville chérie,
Est aussi, reine par les arts.

Par les plus grands noms, la peinture,
A sa gloire vient concourir,
Et des princes de la sculpture,
Elle a droit de s'enorgueillir.

Couscou, Coisevox et Lamor,
Puis, de nos jours encor, Legendre
Dont le fin ciseau sut nous peindre
Tes traits, ô moderne Sapho !

Contre les maîtres d'Italie,
Luttant toujours avec bonheur,
De notre illustre galerie,
STELLA peut soutenir l'honneur.

DREVET, AUDRAN, votre burin,
De notre pays fit la gloire,
Et vos noms restent, par l'histoire,
Gravés sur ses tables d'airain.

Et toi qui, dans la mécanique,
Atteins le sublime de l'art,
Toi, l'orgueil de notre fabrique,
Salut, notre immortel JACQUARD.

De ceux qui vivent parmi nous,
Déjà la gloire au loin rayonne...
Mais que chacun d'eux me pardonne,
Si je ne puis les nommer tous.

C'est par la peinture sacrée,
Que partout et dans tous les temps,
Notre école s'est illustrée
Et tint toujours les premiers rangs.

FLANDRIN, BONNEFOND et JACQUARD...
De ces noms notre ville est fière,
GUINDRAND... mais la faux meurtrière
Ne respecta pas son talent.

Dois-je oublier sur cette liste
FONVILLE, DUBUISSON, RICHARD,
Puis le fin caricaturiste,
Le populaire et gai BIARD.

En retraçant à son berceau,
Notre merveilleuse industrie,
BONIROTTÉ a, pour sa patrie,
Immortalisé son pinceau.

Des dons de Pomone et de Flore,
Quel peintre fidèle, élégant...
Faut-il ici nommer encore,
BERJON, ou THERRIAT, ou ST-JEAN.

Ces habiles maîtres, dit-on,
Pour les fleurs qu'ils font, en peinture,
Vont avoir avec la nature
Un procès en contrefaçon.

Et vous l'honneur de nos fabriques,
Dont les dessins toujours nouveaux,
Tout comme vos pinceaux magiques,
N'ont jamais trouvé de rivaux.

Pour votre succès mérité,
Il n'en est point qu'on ne délaisse,
Puisque votre éloge est sans cesse,
Dans la bouche de la beauté.

Leur gloire doit nous être chère,
Ils sont fils de notre cité,
Et nous pouvons, heureuse mère,
De toi redire avec fierté.

Du monde attirant les regards,
Par son admirable industrie,
Lyon, notre ville chérie,
Est aussi reine par les arts.

CLAUDINE, émue.

Ah !... divin jeune homme !... noble ville...
Je suis émue... je partage vos sentiments et j'en
suis fière... je pense comme un génie... Qu'est-
ce qui m'aurait dit ça ? mais hélas ! c'est mon
maître qu'il faut convertir...

LA VILLE.

Il le convertira...

CLAUDINE, au Génie.

Qu'il faut guérir...

LE GÉNIE.

Je le guérirai, et pour cela, tu promets de suivre en tous points mon ordonnance.

CLAUDINE.

Oh ! foi d'honnête fille...

LE GÉNIE.

Tu vois cette petite fiole d'or...

CLAUDINE.

Oh ! qu'elle est jolie !...

LE GÉNIE.

Ça dépend des goûts !... ça ne sera peut-être pas celui de Célestin. Cette fiole contient un spécifique infailible... et d'une grande valeur (regardant la Ville). Il coûte...

LA VILLE, modestement.

Quinze mille francs !

LE GÉNIE.

Quinze mille francs !

LA VILLE.

Au moins... peut-être beaucoup plus, à coup sûr, beaucoup plus, mais pas moins.

CLAUDINE, à part.

Diantre !... il paraît que les potions sont chères...

LE GÉNIE, à Claudine.

Ecoute ! quand ton maître dormira...

CLAUDINE.

Il ne dort jamais... il travaille jour et nuit... quatre pièces nouvelles tous les dix jours... Si vous saviez ce qu'il consomme de drames, de vaudevilles... je ne sais pas comment ses pauvres acteurs peuvent y résister...

LE GÉNIE.

Enfin... nous trouverons bien moyen de l'endormir... j'irai faire un tour à Paris... à l'assemblée... ou à l'Académie... je t'enverrai quelque chose... n'importe quoi... dès qu'il dormira, tu lui feras avaler ce philtre doré... et je réponds que tu seras charmée de l'effet qu'il produira.

CLAUDINE.

Mon joli petit monsieur, que je vous remercie ! Et vous, madame la Ville, quand je pense que nous vous devons cet important service...

LA VILLE.

C'est bien... adieu ma bonne, suis fidèlement les instructions qu'on t'a donné, et tout réussira.

CLAUDINE.

Quoi ! vous partez déjà...

LA VILLE.

Qui ! d'autres occupations plus graves me réclament... la caisse de secours mutuels mérite toute ma sollicitude... il faut que je travaille à la réussite de cette généreuse et noble institution... car ce n'est pas tout que de penser aux choses futiles...

Air de Téniers.

A mes enfants, ces ouvriers que j'aime,
Oui, j'en conviens, il faut quelques loisirs,
Et j'ai voulu visiter par moi-même
Le temple heureux de leurs plaisirs ;Mais je te quitte, adieu, le temps me presse,
Je vais eucor m'occuper d'eux,
Il faut songer quand, viendra leur vieillesse,
A soulager les malheureux.
Je dois surtout songer aux malheureux.

LE GÉNIE.

Adieu, digne et fidèle Claudine... soigne bien ce précieux talisman, sois adroite... saisis l'occasion... et dès que ton maître aura avalé la potion... tu me verras reparaitre, et vous connaîtrez ma puissance.

ENSEMBLE.

Air :

LA VILLE, LE GÉNIE.

CLAUDINE.

Retirons-nous,

Retirez-vous,

Car s'il venait,

Car s'il venait,

S'il pénétrait

Et...

Notre secret ;

Retirons-nous,

S'il devinait

Notre projet,

Tout échouerait.

(Pendant que Claudine chante son ensemble, elle n'a pas vu disparaître la Ville et le Génie.)

SCÈNE VII.

CLAUDINE, puis DUPARQUET.

(CLAUDINE parlant et se confondant en révérences.)

Madame... certainement... croyez bien... et vous, mon joli bienfaiteur... permettez que je vous reconduise...

(Elle se trouve à la porte nez à nez avec Duparquet.)

DUPARQUET.

Eh bien ! à qui en as-tu, vieille folle ? Est-ce une scène de drame ou de vaudeville que tu répètes...

CLAUDINE.

Mieux que ça, monsieur, c'est une scène féerique, magique, et presque diabolique !

DUPARQUET.

Quelle mouche te pique !

CLAUDINE.

Apparition, disparition, rien n'y manque. J'ai vu la Ville de Lyon... J'ai vu le Génie des arts... en personnes naturelles, ici même... tout à l'heure !

DUPARQUET.

Ah ça ! tu extravagues... ma pauvre fille... et si ça continue... nous allons t'envoyer à l'Antiquaille...

CLAUDINE, avec dignité.

A l'Antiquaille !... monsieur !!!... *(à part.)* Vieille bête ; encore plus arriérée que mon maître... mon pauvre maître ? Il faut absolument que je parvienne à l'endormir...

DUPARQUET, qui l'écoute avec curiosité.

Dormir !... Ah ! j'y suis. Tu rêvais, sans doute.

CLAUDINE, ironiquement.

Juste !... *(à elle-même avec enthousiasme.)* Adorable Génie !...

DUPARQUET, fûté.

Tu es bien bonne !

CLAUDINE.

Est-ce que je vous parle !...

DUPARQUET, lui offrant une prise.

Tiens, voilà qui te réveillera... vas prévenir Célestin que je suis arrivé...

CLAUDINE.

Oui, pour lui inculquer vos idées vermoulues; mais je vous le prédis, avant peu il y aura du changement ici...

DUPARQUET.

Du changement !...

CLAUDINE.

Et un fier changement ! Tout ici va devenir frais, vif, brillant, élégant... jusqu'au père Célestin !...

DUPARQUET.

Lui !...

CLAUDINE.

Oui ! lui aussi... il n'y a que vous qui ferez tâche !... et quand vous arriverez le soir sur votre banquette... le public criera ; à la porte !...

DUPARQUET.

Ah ! ma mie ! mettez un terme à vos divagations... et avertissez votre maître...

CLAUDINE.

Oui ! oui ! j'y cours... j'y cours... mais vous verrez !.. (à part). Ne l'offusquons pas trop, car j'y pense... il peut m'être utile... et très-utile... quand par hasard mon maître est tenté de s'assoupir, c'est quand il cause avec ce vieux fossile.. (haut) Je cours chercher monsieur !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DUPARQUET puis CÉLESTIN et CLAUDINE.

DUPARQUET.

Quelles absurdes sottises... vient elle de me débiter... elle est toquée ! on quelque novateur.. quelque progressite enragé lui aura fait la leçon.

Air : De l'aveugle de Bagnolet.

Elle aura lu quelque doctrine
 Quelqu'écrit de ces hommes forts,
 Qui pour refaire une machine
 Brisant tout d'abord les ressorts ;
 Tout s'écroule sous leurs efforts.
 Dès qu'il s'agit de reconstruire,
 C'en est fait, leur génie expire
 Ah ! messieurs (bis), s'il vous plait,
 En voulant mieux faire, on fait pire !
 Ah ! messieurs (bis), s'il vous plait,
 Laissez le monde comme il est.

CÉLESTIN, qui est entré, suivi de Claudine,

Très-bien ! c'est mon système... (Il chante :)

« Laissez le monde comme il est. »

Bonjour, mon digne ami...

DUPARQUET.

Je suis exact au rendez-vous !

(Il lui offre une prise.)

CÉLESTIN.

Merci !... Toujours fidèle au poste... comme le soir... dans la salle... au coin des premières, côté gauche...

DUPARQUET.

C'est ma place favorite... et j'y tiens ; je ne pourrais pas vivre sans vous voir...

CLAUDINE, à part, regardant CÉLESTIN.

Ah ça !.. mais il ne pourra pas dormir debout.. (haut.) Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie... vous avez tant travaillé aujourd'hui... je tremble à chaque instant pour votre chère santé... vous devriez vous reposer un peu... (Elle avance le grand fauteuil). Ça n'empêchera pas l'estimable M. Duparquet de causer avec vous...

CÉLESTIN.

Ouais !... vous voilà bien radoucie !

CLAUDINE.

Je vous aime tant... tenez !... avec un coussin bien moëlleux !...

CÉLESTIN, donnant dans le piège.

Comment... tu veux !...

CLAUDINE, le cajolant.

Oui ! je vous en prie (à part). Il y vient ! il y vient, bravo !...

CÉLESTIN, au moment de s'asseoir, repousse le fauteuil.

Allons donc ! quelle indigne faiblesse... moi ! Célestin ! me reposer, quand jamais je ne me suis senti si fringant...

DUPARQUET.

En vérité !...

CÉLESTIN.

Surtout en ce moment, je suis émoussillé... il me prend des envies de danser... (Il fait des entrechats).

CLAUDINE, à part.

Ah ! mais c'est une malédiction !..

DUPARQUET, admirant Célestin.

Quel être ! Et Claudine qui le voudrait (se moquant) plus frais, plus vif... plus...

CÉLESTIN.

Comment ! est-ce qu'elle vous a rabâché aussi...

DUPARQUET.

Eh ! tout-à-l'heure... elle m'a rompu la tête de mille folies à votre sujet... embellissements... réparations... que sais je...

CÉLESTIN, à Claudine.

Quoi ! vous avez, osé... si jamais vous parlez encore de cela...

CLAUDINE.

Jamais !... je vous le jure (à part). C'est fini... il ne dormira pas (haut). Voyons, monsieur, asseyez-vous un peu, je vous en prie... (Elle lui avance le fauteuil).

CÉLESTIN.

Ah ça ! mais elle m'ennuie !

DUPARQUET.

Elle est cocasse...

CÉLESTIN.

Elle est enragée... Dites-moi, mon cher, je vous ai prié de venir... pour vous faire participer à une bonne fortune.

DUPARQUET.

Ça vous arrive si souvent !

CLAUDINE, à part.

Vil flateur !

CÉLESTIN.

Figurez-vous, mon ami, que j'ai détecté dans un de mes cartons les plus poudrux un vieux manuscrit... qui vous a une mine...

DUPARQUET.

Pas possible...

CÉLESTIN, *prenant le manuscrit sur la table.*

Regardez-moi ça !

DUPARQUET, *saisi d'admiration,*

Ah ! monsieur... ah ! monsieur !...

CÉLESTIN.

Eh bien ! nous allons lire ça tous les deux comme une paire d'amis...

DUPARQUET.

Précieuse faveur... je ne sais comment reconnaître... (*Il tire sa tabatière*). Acceptez donc... (*Il lui offre une prise*),

CLAUDINE, *à part.*

Et par dessus le marché, il lui donne du tabac... je bous !...

CÉLESTIN.

Voyez-vous ! j'ai fait un serment !... Je n'aurai pas une heure de repos, une minute de sommeil... que mon public n'ait joui de ce chef-d'œuvre.

CLAUDINE, *à part.*

Ah ! plus d'espoir !... (*montrant sa fiole*) pourtant... s'il ne dort pas, comment lui faire avaler ça...

CÉLESTIN.

Claudine !... préparez cette table pour la lecture... et allez me chercher un verre d'eau...

CLAUDINE, *surprise.*

Un verre d'eau ! (*à part avec joie*) Nous sommes sauvés... (*haut*). Sucrée, monsieur !...

CÉLESTIN, *vivement.*

Non, pure ! Prodiges !... rien ne lui coûte...

DUPARQUET.

Le classique verre d'eau !

CLAUDINE, *à part.*

Ah ! cette fois, voilà mon affaire... il n'y a pas à dire, mon vieux, il faudra l'avalier. (*Elle sort vivement*).

SCÈNE IX.

CÉLESTIN, DUPARQUET, puis CLAUDINE.

CÉLESTIN, *à Claudine, au fond.*

Le jour baisse !... en même temps apportez une lumière... une ! entendez-vous !...

DUPARQUET.

Savez-vous que cette fille m'inquiète avec ses idées saugrenues.

CÉLESTIN.

Si elle était la seule encore : de tous côtés on me corne aux oreilles les mêmes propos... jusqu'à mes artistes eux-mêmes qui prétendent que leurs costumes font honte à ma salle..,

DUPARQUET.

Laissez dire tous ces fous, et répétez avec le poète :

« Rien n'est beau que le vieux, le vieux seul est aimable.

CLAUDINE, *apportant une lumière et un verre d'eau.*

Monsieur... voilà le verre d'eau demandé (*à part*) ; toute la potion y a passé, il n'en reste pas une goutte... (*Elle pose le tout sur la table et approche le fauteuil*).

Votre table est prête...

CÉLESTIN, *désignant un siège à Duparquet.*

Placez-vous près de moi... nous allons commencer.

CLAUDINE, *d'un ton câlin.*

Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à monsieur, si je puis assister à la lecture ?

CÉLESTIN.

Je ne devrais point avoir cette condescendance... mais si vous promettez de vous taire... restez !

CLAUDINE, *vivement.*

Je me tairai... monsieur ! je me tairai... (*Elle se place près de la table, du côté de Célestin... et remue son verre d'eau*).

CÉLESTIN.

Qu'est-ce que vous remuez-là, puisqu'il n'y a pas de sucre ?

CLAUDINE.

Oh !... l'idée...

CÉLESTIN.

Commençons... (*Duparquet offre une prise à Célestin, et tous deux se mouchent bruyamment*).

CLAUDINE.

En voilà une musique... c'est ce qui sert d'ouverture... (*Elle prend le verre d'eau*). Monsieur, vous offrirai-je...

CÉLESTIN.

Attends donc que j'aie commencé...

CLAUDINE.

Pardon, je n'y songeais pas.

CÉLESTIN, *ouvrant le manuscrit et lisant*.

Attention !.....

LE BOURREAU DE WISANSBAK.

et

L'ORPHELINE DE SPIKABELLENDORF.

ou

Les Souterrains traitreusement minés du manoir de DRULABITOWSKI !... drame en 3 actes, à grand spectacle, orné de combats, évolutions, flammes rouges, tableaux de terreur et de satisfaction ! — Hein ! quel titre....

CLAUDINE.

Oh !.. il y a de quoi s'étrangler... prenez donc un peu de... (*elle lui offre à boire*).

CÉLESTIN.

Non ! merci !... (*Claudine fait un geste d'impatience*).

DUPARQUET.

Il y a de l'or là-dedans !

CÉLESTIN.

Vous croyez !

DUPARQUET.

J'en réponds...

CÉLESTIN (*se frottant les mains*).

et sans un sou de frais ! tout intérêt de cœur... je vais vous expliquer en quelques mots les trois décorations... (*il boit une gorgée*).

CLAUDINE (*à part avec joie*).

Enfin il a bu !... il faut espérer que cela va venir.

CÉLESTIN.

1^{er} acte, le manoir !... j'ai pour cela mon petit gothique barbe bleue...

DUPARQUET.

Je sais... délicieux petit gothique !...

CÉLESTIN.

Il reste à peine quelques vestiges de peinture sur la toile... mais cela donne un petit air de vétusté tout-à-fait en situation.

DUPARQUET.

Très-bien !...

CÉLESTIN.

Deuxième acte !... la chambre de l'orphelin ; décor, pauvre et misérable...

DUPARQUET.

Vous n'avez qu'à choisir...

CÉLESTIN.

J'ai ma petite mansarde jaune... qui convient parfaitement... troisième acte !... une forêt sombre... j'ai mon rideau de forêt... aux trois quarts effacés... mais une forêt sombre... on ne voit rien. C'est juste, mon affaire... (il rebote).

CLAUDINE.

Avale, avale, mon vieux !...

DUPARQUET.

Voyez-vous, ça sera adorable... acceptez donc une...

CLAUDINE (à part se levant).

Il va tout empêcher avec son tabac celui-là... (au moment où Duparquet avance sa tabatière, elle allonge le bras pour y mettre ses doigts et empêcher Célestin d'en prendre... lazis, lutte, au bout de laquelle la tabatière de Duparquet est renversée).

DUPARQUET.

Ah ! maladroite !...

CLAUDINE.

Ah ! excusez !

CÉLESTIN.

Capricieuse... va !.. notez bien qu'elle n'en prend jamais !... quant aux costumes, voyez un peu quelle chance... tout ce qu'il y a de plus pauvre et de plus mesquin...

DUPARQUET.

Eh bien alors ! le magasin de Blod vous fournira ceci en abondance...

CÉLESTIN.

C'est singulier ! je me sens la tête lourde, les yeux pesants...

CLAUDINE (à part).

Bon... ça commence !... (elle le regarde avec attention et fait signe que cela marche).

CÉLESTIN (s'agitant).

Voyons ! voyons !... scène 1^{re} !...

DUPARQUET.

Attendez, je vais m'exercer tout d'abord à choisir les endroits pour applaudir... vous connaissez ma méthode... Ce jonc qui d'ordinaire donne le signal à tous vos habitués... allez ! allez !... (il frappe avec sa canne).

CLAUDINE.

Vlà une autre invention !

CÉLESTIN.

Scène 1^{re}, Rosalvina seule.

Pourquoi l'astre des nuits... a-t-il cessé de briller?... (à lui-même) je ne sais ce que j'éprouve !...

DUPARQUET (qui l'écoute sans le voir).

Pauvre enfant !...

CLAUDINE.

Ça ne va pas tarder...

CÉLESTIN.

Pourquoi... ses rayons... brillants sur l'armure de mon bien-aimé?... (il bâille à demi).

DUPARQUET.

C'est rempli d'intérêt...

CÉLESTIN.

Ne me disent-ils... plus qu'Edgar veille, pendant que je pleure... (il penche la tête et semble s'affaisser : joie de Claudine).

DUPARQUET, toujours sans regarder Célestin.

L'image est ravissante... (avec transport) Bravo !... (il applaudit avec sa canne. Célestin qui s'était assoupi, se réveille en sursaut).

CÉLESTIN, se redressant.

Hein !...

CLAUDINE, s'élançant vers Duparquet.

Avez-vous bientôt fini... votre bacchanale... (Elle veut lui ôter sa canne).

DUPARQUET, avec exaltation.

L'image est ravissante !!!!!

CLAUDINE, voyant Célestin qui retombe dans son engourdissement.

Heureusement... le voilà qui repart... bon petit génie, va !...

DUPARQUET.

Continuez !...

CÉLESTIN, balbutiant.

Je... cette... la...

DUPARQUET.

Ça languit... Ah ! ça, mais Dieu me pardonne... il dort... (Célestin s'est endormi).

CLAUDINE.

Oui, Dieu merci !... il dort !

(L'orchestre joue l'air : Change-moi, Brama).

DUPARQUET.

Il ne bouge plus... j'ai peur... ce sommeil... lui si actif... c'est le présage d'une catastrophe prochaine.

CLAUDINE.

Eh ! mais vous m'effrayez... si le génie m'avait trompé... si mon maître était mort... mon cher maître !...

DUPARQUET.

Attends... j'ai un moyen irresistible. Il va s'éveiller... (criant) Célestin... mon ami, vous avez fait ce soir une magnifique recette... je vous apporte de l'argent.

CLAUDINE.

De l'argent, et il ne répond pas... Ah ! c'en est fait... mon pauvre maître.

DUPARQUET.

Mon pauvre vieil ami... Célestin !... Célestin !... (Coup de tam-tam). Le théâtre change. Du côté opposé apparaît le jeune Célestin, beau et brillant....

FIN DU PREMIER TABLEAU.

2° TABLEAU.

Le théâtre représente un décor brillant et riche dans le style de la nouvelle salle.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

CÉLESTIN (<i>le jeune</i>)	M. BONDOIS.
LA VILLE.	M ^{me} POIRIER.
LE GÉNIE DES ARTS.	M ^{lle} TEISSEIRE.
CLAUDINE.	M ^{me} BUYCET.
DUPARQUET.	M. LAMBERT.
UNE VIEILLE DAME.	} M. BRETON.
UN PAYSAN.	
CADET.	
LA PLACE BELLECOUR.	M. HAMILTON fils.
L'HIPPODROME.	M. GIRAUD.
GOURGUILLON.	M. LUREAU.
LES SUCCÈS DES CÉLESTINS.	

SCÈNE I.

DUPARQUET, CLAUDINE, CÉLESTIN.

CÉLESTIN, *paraissant à gauche à l'appel de Duparquet.*

Me voici !... que me voulez-vous?...

DUPARQUET, *stupéfait.*

Que vois-je !... et qui êtes-vous, monsieur?

CLAUDINE, *à part.*

Oh !... c'est mon maître... je le reconnais, moi... quoique bien embelli...

DUPARQUET, *regardant autour de lui.*

Où suis-je !... et quel est ce palais somptueux?..

« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ! »

CÉLESTIN.

C'est ma nouvelle demeure.

DUPARQUET.

Vous êtes donc...?

CÉLESTIN.

Le jeune Célestin.

DUPARQUET, *montrant celui qui est assis.*

Mais... celui-ci... qui dort depuis au moins trois mois...

CÉLESTIN.

Papa Célestin, mon ancien... il n'en reste plus que la carcasse...

Air : *Change-moi, Brama.*

Change, change donc,

Mo disait-on,

C'est un scandale ;

D'un nouveau palais

Fais donc les frais.

Moi, dans ma salle

Je me plaisais,

En vain je résistais ;

Car l'esprit du progrès

Toujours m'aiguillonnait,

Me talonnait.

Un jour on m'endormit,

Au secret on me mit.

Après un long sommeil,

Charmant réveil !

Jeune et radieux,

A tous les yeux

Je vais paraitre.

Songe, pauvre vieux,

A m'obéir :

Je viens de naître,

Tu dois mourir.

(*A la fin du morceau, sur un signe de Célestin, table, fauteuil et mannequin, tout disparaît*.)

DUPARQUET.

Comment !.. est-il possible !.. mon vieil ami !.. c'est vous !!!.. si brillant et si pimpant !

CÉLESTIN.

Mon Dieu ! oui, mon vieux, vous ne vous attendiez point à cela, n'est-ce pas ?

DUPARQUET.

Non, je l'avoue... mais par quel pouvoir... quel talisman magique...

CÉLESTIN.

Un talisman tout puissant aujourd'hui, mais qui devient, hélas ! de plus en plus rare... l'argent !

DUPARQUET.

L'argent ?...

CÉLESTIN.

Et le talent de deux habiles artistes...

DUPARQUET.

Je conviens, en effet, que c'est à ne pas reconnaître votre ancienne demeure (*avec regret*)... qui cependant avait bien son charme...

CLAUDINE.

Ah ! c'est trop fort !..

CÉLESTIN.

Et toi, ma pauvre Claudine... que dis-tu de tout cela ?...

CLAUDINE.
J'dis, monsieur... que rien n' m'étonne... J'étais du complot?...

CELESTIN.
Vraiment!

CLAUDINE.
C'est moi qui ai aidé à vous endormir, et m'est avis que vous ne devez pas en être fâché à c'l'heure... Êtes-vous brave et gentil!... vrai, je raffole de vous...

CELESTIN.
Mais quand je suis devenu jeune et superbe, tu ne peux rester sous cette affreuse et gothique enveloppe...

CLAUDINE.
Le fait est que je ne vous fais pas honneur... Ah!... not' maître... cédez-moi une goutte de votre eau de Jouvence...

CELESTIN.
Qu'il soit donc fait ainsi que tu le souhaite...
(Sur un geste de Celestin, Claudine devient une curé et gentille bonne).

CLAUDINE.
AIR : *Mon hussard.*
Fi des anciens jours!
Je reprends ma jeunesse.
Ah! durez toujours,
Heureux temps de mes amours,
Talisman
Charmant.

Sans craindre la vieillesse,
Chacun à l'av'nir,
Peut se laisser vieillir.
Par d'heureux secrets,
Chez vous toutes les belles,
Gardent à jamais
Leurs attraits
Toujours frais.

Tendres amoureux,
Ces grâces éternelles,
Vous rendent heureux,
Tout au moins par les yeux.
J' crois que de notre art,
Chaque femme idolâtre,
Viendrait sans retard,
Pour entrer au théâtre,
Si mon talisman,
Par son pouvoir charmant,
Devait de soixante ans,
Les ram'ner au printemps.

DUPARQUET, *l'apercevant.*
Ah! mon Dieu! encore une qui rajeunit...
C'est une maladie qui se gagne...

CELESTIN.
Voilà, désormais, comment seront toutes mes œuvres... autant que possible...

DUPARQUET.
Oh! je vois que maintenant, je serais déplacé chez vous, nous ne pouvons plus vivre ensemble.

CELESTIN.
Allez, mon vieil ami, vous aurez beau résister, vous ferez comme moi, comme tout le monde, et avant peu, je vous le prédis...

DUPARQUET.
Jamais!.....
ENSEMBLE.

DUPARQUET. Oui, tout était bien, Et je le soutien, Vous avez pris le mauvais moyen;	CLAUDINE ET CELESTIN. Non, rien n'était bien, Et je le soutien, Nous avons pris le meilleur leur moyen.
Cet or, ce clinquant, Ah! c'est révoltant! Vous n'êtes plus qu'un extravagant.	Cet or, ce clinquant, C'est fort élégant, Allez, allez, vieil, ex- travagant.

(Il sort).

SCÈNE II.

CLAUDINE, CÉLESTIN.

CLAUDINE.
Eh bien! monsieur!

CELESTIN.
Eh bien! Claudine!

CLAUDINE.
La voilà donc opérée, cette métamorphose!

CELESTIN.
Mon Dieu, oui!... et je n'aurai pas lieu de m'en plaindre, je l'espère.

CLAUDINE.
Oh! vous savez ce que je vous ai prédit, M... au temps où vous ne vouliez pas m'écouter... Rappelez-vous mes paroles: « M. Célestin, faites-y attention, depuis quelque temps vous « êtes délaissé. » Ah! bah! faisiez-vous, tu rades... et j'ajoutais: « Savez-vous pourquoi on « vous délaissé tant?... c'est que vous êtes sale, « enfumé, » aussi, maintenant, je gage que vous verrez doubler le nombre de vos visiteurs...

CELESTIN.
Je n'en demande pas tant...

CLAUDINE.
Et puis, vous verrez arriver chez vous le beau monde...

CELESTIN, *vivement.*
Claudine!... Je vous dirai d'abord, que tout spectateur est pour moi du beau monde... je serai, certes, heureux et fier des riches et élégantes visites que vous m'annoncez, mais je me souviendrai toujours que je suis le théâtre du peuple.

AIR : *Ne vois-tu pas, imprudent.*

Crois-moi, je n'oublierai jamais,
Ces temps voisins de la misère,
Où le public que j'implorais,
Se montrait sourd à ma prière,
Les derniers rangs, seuls à ma voix,
De gros sous garnissaient ma caisse,
Ils m'ont fait vivre, et je leur dois
Leur part de luxe et de richesse. (Bis).

CLAUDINE.
Eh!... mais, en fait de visites, en voilà deux, qui vous arrivent... ce sont des connaissances, des amies à vous...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA VILLE DE LYON, LE GÉNIE
DES ARTS.

LA VILLE, à Claudine.

Eh bien ! tu le vois, ma bonne, fidèle à ma promesse, j'accours visiter ton maître.

CLAUDINE.

Vous êtes, en effet, madame, la première qui ayez accès dans le sanctuaire... voilà, monsieur.

LA VILLE.

Eh ! bien, mon petit Célestin... c'est donc toi que je revois, tout frais, tout blanc, tout doré...

CLAUDINE.

Et cela, grâce à vous, madame La Ville...

LA VILLE.

Je te disais bien que la cure réussirait.

CELESTIN.

Eh !... quoi... madame, c'est à la ville que je devrais le bonheur de cette restauration?... que dis-je, de cette résurrection ?

LA VILLE, avec embarras et modestie.

Oui, oui... mon cher... c'est grâce à moi...

LE GÉNIE, à mi-voix.

Dites-moi donc... il y est bien aussi pour quelque chose...

LA VILLE.

Sans doute !

LE GÉNIE.

C'est vous qui régalez ; mais c'est lui qui paie.

CELESTIN.

Eh ! bien, madame, êtes-vous satisfaite... tout est-il suivant vos désirs ?

LA VILLE.

Oui... oui... pas mal...

LE GÉNIE.

Allons, convenons-en, le cher directeur fait bien les choses.

LA VILLE.

Air : *Avez-vous vu ces bosquets ?*De l'architecte et du peintre vraiment
Le bon goût partout se révèle,
Et tous les deux, par leur talent,
Ont su créer une salle nouvelle.

LE GÉNIE.

Dieu des arts, moi, je les connais ;
Sois fier d'eux, ville chérie,
Car l'un est enfant lyonnais (1),
L'autre a, par quinze ans de succès,
Acquis son droit de bourgeoisie (2).

LA VILLE.

Tout me paraît parfaitement disposé... on est bien placé... commodément assis...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE VIEILLE DAME (caricature)
aux premières.

LA VIEILLE DAME.

On ne peut mieux, ma chère Dame, on ne

(1) M. Exbrayat, architecte lyonnais.

(2) M. Savette, peintre des théâtres de Lyon.

peut mieux ; c'est un délice, comme ces banquettes sont bien rembourrées

LA VILLE.

En vérité... madame...

LA DAME.

Foi d'honnête femme !... quand je vous le dis... j'y passerais le restant de mes jours... avec ça que j'ai toujours eu un faible... pour ce petit coquin de Célestin...

CELESTIN.

Moi... madame, c'est bien de l'honneur...

LA DAME.

Oui, petit monstre... en ai-je dépensé, pour lui, mon dieu ! de c't'argent... ce n'est pas que je le regrette... au contraire...

CELESTIN.

Eh bien ! vous qui m'avez connu jadis... comment me trouvez-vous aujourd'hui ?

LA DAME.

Plus gentil que jamais... à croquer... Ah ! j'ai vu bien longtemps dans la débîne, mon pauvre petit... mais c'est égal, j'ai aimé tout d'même... toujours une de tes fidèles... ma place de prédilection, à côté de M, le commissaire... c'est prudent... une jeune femme seule... on ne sait pas ce qui peut arriver... les hommes sont si aventureux... Enfin... ça me rappelle une anecdote, qui m'est arrivée aux premières loges de ce théâtre. C'était ne... 1824 ou 25... la MARIIGNY était en scène, je me le rappelle encore... quand tout-à-coup je sens derrière moi...

CELESTIN.

Pardon, pardon, ma chère dame... mais... croyez-vous qu'il soit bien convenable, ici... en présence du public...

LA DAME.

Tu as raison, mon petit... c'est une boulette de ma part... messieurs et mesdames, veuillez m'excuser, je vous prie... (à Célestin). Dis-donc, mon p'tit, y a-t-il moyen de s'arranger pour une stalle à l'année... un de tes petits fauteuils si élégants, si commodes...

CELESTIN.

Vous passerez demain à mon bureau, de midi à deux heures... ce n'est pas ici non plus...

LA DAME.

C'est juste... c'est encore une boulette... Ah ! tiens, j'y pense, j'vas aller te trouver sur le théâtre, nous causerons plus à notre aise... Mesdames et Messieurs, bien des pardons de vous avoir interrompu un moment. (Elle sort).

CELESTIN à la cantonnade.

Ne laissez pas entrer cette vieille femme folle.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PLACE BELLECOUR.

LE GÉNIE.

Mais qui vient là ?... Eh ! ma foi... si je ne me trompe... ce sont des visites pour notre ami Célestin... quelques-uns des embellissements de notre ville... qui viennent le féliciter de sa métamorphose...

LA PLACE BELLECOUR,

AIR : *J'arrose.*

Jadis j'étais fraîche et gentille,
 En moi vous voyez une pauvre fille
 Que le soleil dessèche et grille
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 A qui naguère admirait ma parure,
 Aujourd'hui je fais peine à voir,
 Personne ne vient plus s'asseoir
 Dans ces jardins sans ombre et sans verdure.

CELESTIN.

Qu'ai-je l'honneur de recevoir ?

BELLECOUR.

La place Baliveau, ci-devant place Bellecour !

CELESTIN.

Je ne suis pas bégueule, mon répertoire est là
 pour le prouver ; mais... je vous trouve d'une
 nudité...

BELLECOUR.

Figurez-vous, monsieur, que, sous prétexte
 d'embellissements, ils ont commencé par me raser...
 Oh ! mais, me raser... comme un vieux
 gazon...

LA VILLE.

Gazons !...

BELLECOUR.

C'est ce que je fais... de mon mieux, ma-
 dame, puis, après m'avoir allongée, raccourcie,
 élargie, rétrécie, ils m'ont décorée de quelques
 centaines de petits échalas, qui me font ressem-
 bler au séchoir d'une immense blanchisserie, il
 ne manque que les cordes... le tout entremêlé
 de petits jardins ou squarres, où l'on cultive
 avec succès le solcil et le Pissenlit...

LA VILLE.

Vous êtes une ingrante, ma chère.

BELLECOUR.

C'est comme votre bitume... m'avez-vous as-
 sez tourmentée, torturée, tracassée, pour votre
 bitume qui ne mène à rien...

LA VILLE.

Ce sont les mauvaises langues qui vous ont
 monté la tête...

BELLECOUR.

C'est plutôt le soleil que je reçois toute la
 journée, qui est dans le cas de me monter à la
 tête...

LA VILLE.

Vous êtes une ingrante, vous dis-je... semblable
 à tant de gens aujourd'hui... vous ne voyez que
 le présent... moi, je songe à l'avenir..

AIR : *Muse des bois.*

Amis, plantons... que ces épais ombrages
 Puissent un jour abriter nos enfants ;
 Amis, votons des lois justes et sages
 Pour rendre heureux nos fils reconnaissants.
 Pour l'avenir, semons, semons d'avance
 Ce frais gazon qui doit bientôt fleurir,
 Trop heureux, si le bonheur de la France
 Ne mettait pas plus de temps à venir.
 (Parlé). Allez... et dépêchez-vous de pousser.

BELLECOUR.

Ce n'est pas ma faute, on ne m'arrose jamais..
 (Elle sort).

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLAUDINE, puis un ANGLAIS.

CLAUDINE (entrant effarée).

Monsieur ! Monsieur !...

CÉLESTIN.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

CLAUDINE.

C'est un Monsieur... un étranger, qui n'a pas
 pu trouver de place dans la salle, et qui veut à
 toute force entrer sur la scène.

CÉLESTIN.

C'est impossible... qu'on dise au régisseur de
 le faire sortir ..

CLAUDINE.

Il ne veut rien entendre, il dit qu'il veut ab-
 solument parler à M. Célestin.

CÉLESTIN (au public).

Ma foi !... si ces Messieurs veulent le per-
 mettre, je le recevrai... Je suis assez générale-
 ment disposé à recevoir tout le monde... qu'il
 entre...

CLAUDINE (à la cantonnade).

M. le Régisseur, laissez passer ! entrez, Mon-
 sieur !

(La scène suivante, purement de convention, n'a
 pu être écrite, elle a été confiée par les auteurs
 au spirituel caprice de M. Levassor.)

SCÈNE VII.

(Après la sortie de l'Anglais).

LES MÊMES, L'HIPPODROME.

CLAUDINE.

Ah !.. mon Dieu ! voilà un Monsieur qui me
 paraît bien enrhumé du cerveau !

LA VILLE.

C'est l'Hippodrome...

L'HIPPODROME (entrant).

J'ai été si souvent mouillé !.. atchi !..

CÉLESTIN.

Qui me procure le plaisir de vous voir ?

L'HIPPODROME.

En qualité de confrère... j'ai tenu à venir vous
 visiter un des premiers...

CÉLESTIN.

Confrère !.. vous ne m'avez pas toujours traité
 comme tel... vous m'avez un peu tiré aux jam-
 bes... mais je ne vous en veux pas... vous n'avez
 pas été heureux...

L'HIPPODROME.

Et cependant, nous avions tout fait pour réus-
 sir... quelles affiches !!!

LA VILLE.

Mais, les spectacles?..

L'HIPPODROME.

Oh !.. parlez-moi de ces affiches !.. des af-
 fiches... à s'ich !.. toute une ville en combus-
 tion... et rien !.. la pluie !.. toujours la pluie...
 atchi !..

AIR : *Je ne puis plus courir après.*

Voyez quelle bizarrerie !

Tout' la s'maine... de la chaleur,

Puis, le dimanche, de la pluie :

On n'y comprend rien sur l'honneur ;

Mais, malgré toutes nos traverses,

La meilleur' blagu', sauf vot' respect,

C'est qu'hélas ! après tant d'averses,
Nous sommes partis presque à sec.

Enfin, croiriez-vous, Monsieur, que, pendant tout notre séjour à Lyon, les opticiens n'ont pas vendu un baromètre !...

LE GÉNIE.

Et pourquoi cela ?

L'HIPPODROME.

Ces instruments étaient devenus parfaitement inutiles... dès qu'on voyait apparaître sur les murs une affiche de l'Hippodrome, chacun disait : il pleuvra avant vingt-quatre heures... et ça ne ratait jamais...

CÉLESTIN.

Votre dernière soirée n'a pas été des plus brillantes...

L'HIPPODROME.

Le temps, monsieur, toujours le temps... Ah !... que c'eût été beau notre prise de Zaa... a...a...tcha ! (*en éternuant*). Il faut être enrhumé du cerveau pour prononcer ce nom-là.

LE GÉNIE.

Alors, vous êtes sûr de votre affaire...

L'HIPPODROME.

Quel bel effet... cela faisait ! la prise de Zaa... a...a...tcha par l'armée française... c'était superbe !...

CLAUDINE.

Oui, sur l'affiche !

L'HIPPODROME.

Nous préparons pour la semaine suivante une représentation plus magnifique encore, et tout-à-fait de circonstance...

DES BAS DE COTON AVEC SOULIER (1),
ou les victimes de l'humidité !!!

Mais il nous a fallu partir !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN PAYSAN aux secondes.

LE PAYSAN.

Ah !... c'est donc toi, méchant farceur, qui m'as fait payer mes trois francs, l'jour d'la fête d'nuit !

L'HIPPODROME.

A qui en a-t-il donc, ce monsieur ?

LE PAYSAN.

Mais oui... j'te reconnais ben et j'vas t'dire un peu ma façon d'penser.

L'HIPPODROME.

Oh ! je suis bien fâché d'être venu ici... atchi !

LE PAYSAN, au public.

J'vas vous conter ça... J'arrivais d'Crémieux... qu'est l'pays des dindes... J'en suis de ce pays-là... Je venais donc d'Crémieux, avec d'z'a mis... pour voir ce p'tit pot d'rhum... d'abord j'croisais qu'il s'agissait de boire un coup... mais ils m'disent qu'c'était des batailles... des Romains et des Bédouins... enfin des choses belles à voir... J'entre donc, j'donne ma pièce d'trois francs... C'était noir, comm' dans un four !... figurez-vous... J'vas vous conter ça... mais que

(1) Débats de Coton, avec Soullier. (Jérôme Coton, ancien régisseur du Cirque).

j'suis bête, j'puis rien vous conter, pisque j'n'ai ren vu du tout.

L'HIPPODROME.

C'est que vous étiez mal placé.

LE PAYSAN.

J'étais aux premières, inahonnête !...

CÉLESTIN.

C'est justement ce qu'il veut vous dire.

LE PAYSAN.

Mais brigand... fallait donc mettre sur t'n'affiche : *Grande représentation dédiée aux aveugles ! Vu l'infirmité des spectateurs, l'enceinte ne sera pas éclairée du tout*. C'était plus clair, on aurait su à quoi s'en tenir...

L'HIPPODROME.

Tiens !... c'est une idée qu'il me donne-là !... j'en profiterai...

LE PAYSAN.

C'pendant faut être juste, il y a quelqu'un qui m'a diablement diverti... c'est vot'homme à la boule... ah ! pour celui-là, c'est un malin.

Air : *Tourne, tourne.*

Emblème de l'humaine engeance,
C't'adroit prestidigitateur
Dansant sur sa boule en cadence
M'appelle plus d'un grand sauteur.
Gros bonnets de la politique,
Servant tous les gouvernements,
Sous les rois ou la République
Vous qui tournez à tous les vents,
De tourner comm' vous il se pique
Mais il tourn' plus adroitement

Vraiment,

Il tourne plus adroitement.

Maint'nant qu'j'y ai dit son fait... j'en ai assez... ben le bon soir la compagnie... faut qu'j'r'tourne à Crémieux c'soir. (*Il sort*).

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GOURGUILLON (On entend se disputer dans la coulisse,

GOURGUILLON, *en dehors*.)

Quand j'vous dis... que j'peux entrer... il m'connait bien, nous sont d'z'amis... (*Il entre*) J'vous dis qu'nous sont d'z'amis, pas vrai... M. Célestin... qu'nous sont d'z'amis ?...

CÉLESTIN, *lui tendant la main*.

Certainement !... mon brave Gourguillon... mon p'tit habitué des quatrièmes... le vrai gone lyonnais !...

GOURGUILLON.

Vous voyez ben qu'il m'connait... (*regardant dans la salle*) Oh ! mais, c'est moi qui aurais eu d'la peine à vous r'connaître... mazelte !... puis qu'ça d'chic !... comme vous v'là ficelé à c't'heure !...

CÉLESTIN.

Est-ce que tu me trouves trop beau ?

GOURGUILLON.

De quoi !... rien de trop beau pour le gonc de Lyon.

CÉLESTIN.

Et tu viendras me voir, comme par le passé.

GOURGUILLON.

Plus souvent encore, si c'est possible. Ah !... mon Célestin... ne pas venir le voir... J'aimerais

mieux, m'priver d'dîner deux fois dans la s'maine, que d'mauquer mon mélodrame du dimanche...

CELESTIN, à la ville.

Voilà, madame, voilà mes bous amis... mes plus solides soutiens...

GOURGUILLO.

Un peu?... toujours là aux grandes occasions... on n'marque pas un bénéfice...

Air : de l'apothicaire.

S'battre à la queue, ah ! quel plaisir,
Entrer le premier dans la salle,
Dans l'entr'acte aller s'rafraîchir
A la buvette orientale
L'soir on s'en r'tourne avec gâté.
A son métier on rit, on chante...
Puis en mettant qu'qu'sous d'côté
On r'commenc'la s'maine suivante.

SCÈNE X.

LES MEMES, CADET aux quatrièmes.

Oh ! eh ; Gourguillon !...

GOURGUILLO.

Tiens !... c'est Cadet !... Oh ! eh !... C'est toi Cadet !... où qu't'es donc, mon vieux ?...

CADET.

Ici... aux quatrièmes !

GOURGUILLO.

Tiens te v'là douc là-haut, toi ?

CADET.

Oui... et toi, t'es donc là-bas ?

GOURGUILLO.

Comme tu vois...

CADET.

Comment donc qu't'as fait pour entrer sur la scène...

GOURGUILLO.

J'ai passé par l'entrée des artistes.

CADET.

Eh ben ! et la concierge ?

GOURGUILLO.

Elle dormait !

CADET.

A-t-il d'la chance ce crapaud-là !... c'est pas l'embarras, ça y arrive qu'qu'fois de dormir.

GOURGUILLO.

Dis-donc, Cadet, y a-t-il longtemps qu't'es là !

CADET.

Eh ! non, j'arrive... j'ai acheté une contremarque à Aughste...

GOURGUILLO.

Dis donc... est-on bien là-haut ?

CADET.

Oh !.. chouette... d'abord, c'est propre... et puis, il y a d' l'air, on respire... quand il n'fait pas trop chaud... et puis... c'est doré... oh ! c'est rup... pus qu'ça d'corniche dorée... il y a pas plan d's'asseoir en dehors, maintenant.

GOURGUILLO.

A quoi qu'ça sert... on n'voit pas mieux ?

CADET.

Oh !.. une idée... si c'est d' l'or fine... on peut faire d'la monnaie avec la gratte...

GOURGUILLO.

Eh ! non, bêta, c'est d' l'or fausse... et pis d'ailleurs, fausse ou fine... c'est pas une chose à faire... n'abîmons rien, respect aux monuments.

CADET.

Dis donc, eh ! p'tit ? est-ce que tu vas jouer la comédie avec les acteurs ?...

GOURGUILLO.

Non, j'suis v'nu voir M. Célestin, pour le féliciter, et lui jurer fidélité de la part des amis et camarades.

CELESTIN.

Je sais, mes amis, que toujours je puis compter sur vous...

GOURGUILLO, confidentiellement.

Et pis... j'crois que je vas entrer figurant... M. Moine m'a présculé.

CADET.

A-t-il de la chance, c' crapaud là !... Gourguillon !... eh ! Gourguillon ! tâche donc de m'faire entrer aussi...

GOURGUILLO.

M. Célestin, j'ai là un ami... c'est à-dire, là-haut... un ami qui voudrait bien entrer artiste chez vous...

CELESTIN.

Quel emploi ?

CADET, d'en haut.

Les traltres... les rôles qu'on désampille !

GOURGUILLO.

J'crois qu'il ferait bien les rôles à M. Dupré... d'abord il est assez laid...

CELESTIN.

Eh ! bien, dis-lui de venir, nous nous entendrons.

GOURGUILLO.

Oh !.. eh !.. Cadet ! descends... j'ai arrangé ton affaire !

CADET, sortant.

Oh ! fameux !... (à ses voisins) J' vas débiter... Vous n' me sifflez pas, hein ?... (Il sort).

SCÈNE XI.

LES MEMES, DUPARQUET, vêtu à la dernière mode, puis CADET.

CELESTIN.

Mais, qui vient encore ?

DUPARQUET.

C'est moi, mon cher.

CELESTIN.

Que vois-je ? Duparquet ! mon vieil habitué !

DUPARQUET.

Moi-même, mon ami, j'ai subi l'influence... métamorphose complète... J'ai 25 ans.

CLAUDINE.

Sans compter les mois de nourrice...

DUPARQUET.

Je suis du beau... un lion...

GOURGUILLO.

Sot !...

DUPARQUET.

Hein ?... lion à tous crins...

GOURGUILLO.

Quel toupet !...

DUPARQUET.

A moi les plaisir... à moi les femmes !... les plus jolies femmes !

CELESTIN, montrant la salle.

Vous n'avez qu'à choisir.

DUPARQUET.
Pour cela, je renonce à la campagne, et je me fixe... à la ville... (*Il baise la main de la ville*).

LA VILLE.
Mille fois trop galant.

DUPARQUET.
Voyons, mon cher, qu'allez-vous me louer ?

LE GÉNIE.
Mais, tout ici est digne d'éloge.

DUPARQUET.
Ah ! charmant !... c'est un mot... Il est spirituel ce petit monsieur... Voyons... place à l'année, aux premières.. ce n'est pas assez en vue... aux baignoires... ch ! ch ! c'est dangereux... aux stalles... oui, on y est bien... je puis y déployer mes avantages... je pose pour la main... je pose pour le torse... je pose pour l'expression... je veux faire une victime par soirée... pauvres femmes... tenez vous bien.

Air de *Marianne*
Nous voilà, grâce à la magie,
Redevenus jeune, mon cher,
Sachons donc jouir de la vie
Et la mener un train d'enfer,
Eemmes nouvelles,
Jeunes et belles
Et chaque soir un spectacle attrayant
C'est ton affaire
Si tu veux plaire
Au bon public, ce protecteur payant
Quant à moi par mainte prouesse
Aux femmes je prou'rai chaque jour
Que rien ne peut valoir en amour

Les retours de jeunesse.
CADET, paraissant.
J'peux t'y entrer ?

CÉLESTIN.
Viens, Viens, mon ami... tu es de la maison... on t'y verra toujours avec plaisir...

LA VILLE.
Eh ! bien, mon ami, tu es heureux d'être rentré dans ta gentille demeure...

CÉLESTIN.
Oh ! je vous en réponds...

LA VILLE.
Air : *J'en guette un petit.*

Jeune héros, vainqueur de l'Italie,
De tes exploits tu dois te reposer ;
Tu t'es immolé ; mais Thalie
Au vaillant Mars eût dû te refuser.
Pour le couplet laisse-là la mitraille
Que de braves t'attendent chaque soir
Et ce n'est que dans les boudoirs
Que tu dois livrer la bataille,
C'est là qu'il faut livrer bataille.

Allons, Célestin, te voilà lancé dans la bonne voie... brillant et paré, tu es en état de recevoir dignement tout ton monde... tu es actif, laborieux, tu dois réussir... prends du passé tout ce qu'il a de bon, et pour l'avenir marche au progrès... choisis avec discernement les mets que tu dois servir à cet ogre appelé le public... les pièces de résistance pour les appétits gloutons, mais pense, je t'y engage, aux palais fins et délicats... enfin, pour te guider plus sûrement, j'vais faire paraître à tes yeux tous les modèles que tu dois imiter. (*musique*)



3^e TABLEAU.

Apparition de tous les Succès du th. des Célestins personnifiés

Air : *Valse de Jacquemin.*

LA VILLE.
Apparaissez glorieuses phalanges
Dont le succès retentit en ces lieux
Et vous (*au public*) donnez vos bravos, vos louanges

A ces talents qui charmaient vos aïeux.
Puisque ma baguette magique
De les évoquer a le don,
De leur couronne dramatique
J'ai choisi le plus beau fleuron.

COURCOILLON.
A toi d'abord JOCRISSE, à toi NOTAIRE
Un amical et joyeux souvenir
De ton talent puisé-je, légataire,
Un jour ici, te faire rajeunir.

CÉLESTIN.
Rappelons-nous l'invincible guerrière
LA FILLE HUSSARD, tenant tête au plus fort
O MARIIGNY, toi que notre parterre
Redemandait à grands cris ou la mort.

CLAUDINE.
Là c'est COBERT, CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE
Preux chevalier chacun le reconnaît
Puis GUILLEMIN gros et joyeux compère
Trinquant avec notre HERCULEZ TACONET.

CADET.
Fier TEKELI, retroussant sa moustache
Voici TAUTIN, plein d'une noble ardeur
Disant : amis, suivez mon blanc panache ;
Il est toujours au chemin de l'honneur.

LE GÉNIE.
Salut à toi, BRAS, l'élégante duègne

Que la Russie a ravie aux Français !
Toi dont hélas ! trop tôt finit le règne,
CRISPIN-MONROSE, à toi tous nos regrets !

LEVASSOR.
Mais quelle est donc cette fleur fraîche éclosée,
Pour qui le temps semble se ralentir ?
C'est le diable, couleur de rose,
C'est DÉJAZET qui ne veut pas vieillir.

DUPARQUET.
C'est notre ami, c'est notre bon LÉPEINTRE ;
(Rassurez-vous, celui-là n'est pas mort)
Bientôt ici, du parquet jusqu'au cintre,
Vous pourrez l'applaudir encor.

L'HIPPODROME.
Reconnaissez l'ennemi de Thérèse ;
C'est sa démarche, c'est son air :
Ai-je besoin de nommer VAISE ?
Tremblez, tremblez, c'est le cruel WALTER !

CADET.
Ou RIGAUDIN, ou FANFAN LATULIPE,
Mon vieux LEPEL, on n'a pu t'oublier !
Et toi, PRUDENT, ou Gustave, ou Philippe,
Tu fus toujours le brillant cavalier !

LE GÉNIE.
D'une marraine, ô dame de l'Empire,
C'est HEDLISKA que l'on vient applaudir ;
Et pour ACHARD, gros enfant du délire,
J'entends encor les bravos retentir !

CÉLESTIN (*au public*).
Confondez-nous dans la même indulgence ;
Nous tâcherons d'égalier nos rivaux !
Ah ! puissiez-vous, Messieurs, pour récompense,
Nous prodiguer chaque soir vos bravos !